

*QUATRIEME PARTIE*

LES ŒUVRES EN FRANCE ET A L'ETRANGER

## LES AMES DÉLIVRÉES

INSTITUTIONS DE SOURDS-MUETS,  
AVEUGLES ET SOURDS-MUETS-AVEUGLES

Entre tous les malheureux que couvait la tendre compassion de M. de Montfort, ceux dont l'indigence s'aggravait d'infirmité avaient sa prédilection. En quelque grande ville qu'il allât, Poitiers ou Nantes, ou La Rochelle, il n'était lieu qui lui plût comme les hôpitaux, où grouillaient, comme en une cour des miracles, pieds-bots, cancéreux, estropiés, ulcéreux et aveugles. A leur intention, il fonda à Nantes, l'hospice des incurables qui lui fut si cher. Comment n'aurait-il pas confié à ses compagnons apostoliques, les Frères, le soin des malades ? Il n'était pas une de ses missions qui ne connût la ruée vers lui des gueux très pitoyables, aux corps ravagés de plaies et rongés de vermine, des parias du monde. Mathurin, ou Jacques, ou Pierre ou Nicolas les ont assurément pansés et soignés, comme il leur en donnait l'exemple. D'importants témoignages d'anciens missionnaires assurent que les « Frères de la communauté du Saint-Esprit, pour faire les écoles charitables », avaient aussi dans leurs attributions institutionnelles le



soin des malades (et des pauvres) dans les hôpitaux d'hommes et dans les paroisses, et que la règle primitive le stipulait expressément.

Aussi bien, la maison achetée pour les Frères en 1721 par le marquis de Magnane le fut-elle non seulement pour qu'ils y fissent l'école charitable, mais pour qu'ils s'y vouassent au soulagement des pauvres malades. Un précieux témoin des origines, la sœur Florence<sup>1</sup>, confidente de la Mère Marie-Louise de Jésus, précise que M. Mulot, dès son arrivée à Saint-Laurent, entendit faire honneur à ce double engagement et désigna, pour en assurer l'exercice, le Frère Joseau. Comme celui-ci n'entendait rien aux soins des malades, un chirurgien de Châtillon-sur-Sèvre, M. Barberin, y pourvut. « En peu de temps, écrit la sœur Florence, il le mit en état de saigner, de médicamenter et de rendre aux malades les services essentiels. »

Toujours attentif à entrer dans les vues de Montfort, le P. Deshayes n'en pouvait négliger cet aspect capital. Il y était d'ailleurs porté lui-même et avait déjà pris en Bretagne, dans ce domaine, des initiatives du plus haut prix. Mais, précisément, celles-ci l'engagèrent, sans qu'il négligeât les hôpitaux où il envoya nombre de Frères, à donner à cette forme traditionnelle de l'apostolat montfortain une orientation neuve. Le P. Deshayes, qui avait fondé en 1810 un établissement de sourdes-muettes, à la Chartreuse d'Auray, lança du même coup dans cette voie, dès 1826, les Frères de l'Instruction chrétienne du Saint-Esprit. Les Filles de la Sagesse, elles, professaient déjà à la chartreuse d'Auray, sur sa demande, depuis 1812.

L'abbé Sicard, disciple de l'abbé de l'Epée et conti-

1. Ce témoignage est consigné dans les premières Chroniques de l'Institut des Filles de la Sagesse, rédigées par la sœur Florence. Aux quelques rares extraits que nous en connaissons, nous pouvons pressentir l'intérêt de l'ensemble, qui constitue, m'a-t-on assuré, une pile imposante de cahiers manuscrits. Ces chroniques de la sœur Florence sont un des documents auxquels fait allusion mon « avertissement » et dont je déplore de n'avoir pu obtenir communication.

nuateur de son œuvre, avait renseigné le P. Deshayes, par une correspondance active, sur l'esprit, les principes et les méthodes de son maître. Cet abbé de l'Epée, c'est, dans la constellation des bienfaiteurs de l'humanité, une étoile de première grandeur. Non qu'il ait été le premier à concevoir et à appliquer l'éducation du sourd-muet ; moins notoires que lui, des devanciers de haute valeur avaient réalisé dans cet art difficile des performances mémorables : un saint Jean de Beverley, archevêque d'York, au IX<sup>e</sup> siècle, un Frère Pedro Ponce de Léon, bénédictin, au XVI<sup>e</sup> siècle, un Paul Bonet, un van Helmont, Hollandais, un Conrad Anman, au XVII<sup>e</sup> siècle, un Wallis, un Jacob Rodrigue Pereire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais il ne s'agissait là, avec des résultats d'ailleurs tout à fait remarquables, que d'éducation individuelle sur des sujets, pour la plupart, supérieurement donés. Le trait de génie de l'abbé de l'Epée, qui lui appartient bien en propre, ce fut l'éducation collective, populaire et gratuite, des sourds-muets. Elle impliquait, non plus des méthodes soigneusement cachées, par crainte de la concurrence, mais, au grand jour d'une stimulante expérience publique, toute une pédagogie des signes, à l'usage du plus grand nombre, toute une éducation faisant accéder les organes phonateurs du sourd-muet à l'usage de la parole, sa personne à la vie en société, son intelligence au savoir et son âme à la lumière de Dieu. Aussi, l'année 1760, où l'abbé de l'Epée fonda à Paris le premier établissement public de sourds-muets, est-elle la grande date de libération d'une immense infortune.

L'abbé Sicard, qui jouit d'une réputation presque égale à celle du grand précurseur, la mérita par certaines qualités qui, précisément, s'imposaient pour que l'œuvre de l'abbé de l'Epée atteignît à l'universalité. Le tour ingénieux, souple et pratique de son esprit la renforça dans ses caractéristiques les plus bienfaisantes, en la popularisant davantage et en exploitant avec bonheur sa perfectibilité. Les méthodes de l'abbé de l'Epée, assouplies et enrichies par l'abbé Sicard, mirent aux mains du P. Deshayes, puis des Frères et des Filles de la Sa-

gesse, un instrument, qui, pour avoir été largement dépassé, n'en était pas moins excellent.

Les plus laudatives épithètes ne sont pas excessives, appliquées au P. Deshayes, en tant qu'animateur de l'œuvre des sourds-muets. Ce créateur, qui ne se perdait pas dans la multiplicité de ses créations, les vivifiait toutes. Nul doute cependant que cette œuvre-là n'ait été la fille préférée de son âme. La misère humaine le tenait en état constant d'alerte et d'émoi ; il n'avait de cesse qu'il ne l'eût soulagée. Par ailleurs, il voyait grand et, par ses dons d'organisation, son sens pratique, il était bien équipé pour adapter les moyens à l'ampleur de ses conceptions. Dès qu'il eut sous la main les Filles de la Sagesse et une équipe de Frères suffisamment étoffée, il vit le parti qu'il en pourrait tirer pour la mise en œuvre méthodique des initiatives de l'abbé de l'Épée et de M. Sicard. Déjà, en 1810, dans sa paroisse d'Auray, il avait fondé la première école de sourds-muets, avec le concours de Mlle Duler, professeur de l'école impériale de sourds-muets de Paris et en 1812, une école de garçons, dirigée par M. Humphry, élève de Mlle Duler. Mais, précisément, ces deux expériences l'avaient fixé sur la nécessité d'assurer à une pédagogie si spéciale qui ne se développe et ne se perfectionne que par un empirisme traditionnel, la continuité nécessaire. Une congrégation, c'est à la fois le recrutement et la sélection indéfiniment possibles, la permanence d'un même esprit, la transmission fidèle des expériences et des méthodes, ce dévouement enfin, désintéressé, souvent héroïque, et de tous les instants, que réclame l'éducation d'un sourd-muet, menée comme il convient. Utiliser Filles de la Sagesse et Frères, c'était fonder sur le roc, soustraire l'œuvre aux caprices individuels, et, du même coup, disposer d'un instrument bi-partite. Aux Frères, le P. Deshayes confia les garçons, aux Sœurs les filles. Partout où il se pouvait, les deux institutions étaient jumelées. A sa mort, le P. Deshayes laissait huit fondations : deux (jumelées) à Orléans, deux (jumelées) à Soissons, deux (jumelées) à Lille, une à Loudun pour

les garçons, une à Pont-Achard, près Poitiers, pour les filles<sup>1</sup>. Ainsi ont pu se former, de part et d'autre, une lignée de maîtres de compétence mondialement reconnue, dont les méthodes ont été se perfectionnant de génération en génération, sans avoir à subir, d'un maître à l'autre, le désarroi d'une cassure, ni même le trouble d'une transition incertaine. Ainsi s'est constitué un corps pédagogique dont l'enseignement, par sa cohérence, par une expérience longuement éprouvée, par des succès éclatants et réguliers, représente à l'égard de l'éducation des sourds-muets, la formule-type. Le P. Deshayes est incontestablement à l'origine de tout cela, qui dérive des principes et des moyens qu'il a posés. Il avait eu voir également la nécessité d'assurer aux sourds-muets, avec l'instruction générale nécessaire, une formation artisanale qui leur permit de gagner leur vie. Il avait été même jusqu'à prévoir et désirer une école normale pour l'enseignement des sourds-muets. Enfin, l'œuvre des sourds-muets-aveugles, qui, conjointement avec celle des sourds-muets et sous le même toit, devait plus tard être réalisée par les Frères et par les Filles de la Sagesse, si elle n'a pas été envisagée par le P. Deshayes, a été rendue possible par lui. Des laboratoires de la charité qu'étaient ces institutions de sourds-muets sont sortis et la sœur Marguerite, fleur de génie et de sainteté et, par elle, la méthode qui a libéré les « Ames en prison »<sup>2</sup>.

Depuis 1841, date de la mort du P. Deshayes, les Frères de Saint-Gabriel ont ajouté à ses fondations celles

1. Le Père Deshayes avait en outre tenté, mais sans succès, une fondation à Lourdes et une autre à La Rochelle.

2. Sous ce titre, M. Louis Arnould, professeur à l'Université de Poitiers, a publié un livre dont le succès a été grand et fort mérité, non seulement par le sujet, mais par la façon consciencieuse dont il est traité. Il s'agit des sourdes-muettes-aveugles, instruites à l'Institution des Filles de la Sagesse, à Larnay, près de Poitiers. Sur Sœur Marguerite et ses méthodes, il y a là une documentation remarquable. Un bref appendice à l'édition de 1942 mentionne les cas de deux sourds-muets-aveugles à l'Institution des Frères de Saint-Gabriel, à Poitiers.



de Nantes en 1845, de Toulouse, en 1859, de Clermont-Ferrand-Royat en 1871, de Currière près la Grande-Chartreuse en 1877, de Bordeaux en 1881. La loi de 1901 les obligea à abandonner les institutions de Lille, Clermont-Ferrand-Royat et Currière. Actuellement, certaines maisons ayant disparu, d'autres étant nées, l'œuvre des Frères se trouve répartie entre six grands centres : Bordeaux, Marseille (fondé en 1918), Nantes, Orléans, Poitiers, Toulouse. Ce sont là, il y faut prendre garde, des institutions régionales qui absorbent en fait le recrutement en sourds-muets du tiers des départements français soit près de six cents enfants. Soixante-dix Frères, soigneusement choisis parmi les plus aptes à cette pédagogie difficile, y sont chargés de l'instruction et de l'éducation.

La question capitale de la préparation des maîtres, qui hantait l'esprit du P. Deshayes, fut, dès le début, la préoccupation principale des Frères. Un enseignement aussi spécial requiert de ceux qui le professent une instruction générale plus poussée que chez les instituteurs d'enfants normaux, et notamment une connaissance approfondie, un maniement aisé de la langue française. D'autre part, ils doivent non seulement bien pratiquer une méthode, mais encore être en mesure de formuler sur elle un jugement informé et une appréciation critique. Plus que toute autre pédagogie, celle-là est soumise à des modifications incessantes qui sont autant de progrès et le progrès est ici fonction, plus qu'ailleurs, de la valeur individuelle du maître. La force et la souplesse d'observation de tel Frère, la façon dont il a su dominer son expérience quotidienne pour en dégager des lois générales, a abouti, plus d'une fois, nous le verrons, à imposer, avec une méthode nouvelle, un progrès nouveau. Les Frères de Saint-Gabriel, appliqués à l'instruction des sourds-muets, éprouvèrent vite le besoin de confronter les vues, les procédés, les résultats, en vue d'arriver non à une uniformité rigide qui paralyserait l'initiative individuelle, si précieuse en telle matière, mais à une certaine unité dans l'orientation pédagogi-

que. En 1854, chaque maison délégua ses meilleurs spécialistes à un premier congrès.

L'échange de vues qui s'ensuivit éclaira les données maîtresses du problème. Les Frères constatèrent surtout trois choses : l'instruction des élèves confiés à des Frères inexpérimentés en souffre un très grand dommage ; les maîtres qui débutent dans une Institution se découragent devant les difficultés de la tâche ; les élèves s'aperçoivent de l'inexpérience des maîtres et leur confiance en eux s'en ressent. La solution, chacun la voyait : une école normale. Mais on se borna à en formuler le vœu. Les choses restèrent donc en l'état jusqu'à l'arrêté gouvernemental du 3 septembre 1884 qui institua, pour l'enseignement des sourds-muets, des certificats à deux degrés, le premier portant sur l'aptitude à exercer le professorat, le second sur l'aptitude à former des aspirants au professorat. Mais, à partir de 1906, les autorités officielles cessèrent de s'en occuper. Il en alla ainsi jusqu'en 1925. Alors intervint M. Lemesle, en religion Frère Benoît.

Le passage de ce Frère de Saint-Gabriel, dans l'enseignement des sourds-muets, est mémorable. Né en 1856, il fit, à peine sorti du noviciat, en 1874, ses premières armes de professeur à l'Institution de Poitiers, après une rapide initiation donnée à Nantes par le Frère Louie. En 1885, donc âgé de vingt-neuf ans, il en devint le directeur, et le resta jusqu'en 1918 où il fut appelé à la direction de l'établissement de Nantes. La loi de 1901 passa sur lui sans autre résultat que de séculariser son habit et son nom. M. Lemesle est seul connu dans les milieux qui, de près ou de loin, s'intéressent aux sourds-muets, mais l'Institut de Saint-Gabriel garde jalouse mémoire du Frère Benoît, religieux de profonde piété, d'observance exemplaire, et dont le dévouement jaillissait intarissablement des sources profondes de sa règle. Il avait beau être chevalier de la Légion d'honneur, officier d'académie, honoré de tout un monde officiel, chamarré de titres et de décorations, son ordre de grandeur était ailleurs. Il resplendit dans les mots qu'il

prononça en expirant, le 28 septembre 1939 : « Mon Dieu, faites que je vous aime et que je meure en sentant que je vous aime. » Il n'avait fait autre chose, en vérité, tout au long de sa vie, que d'aimer le Christ en la personne des plus disgraciés de ses enfants.

Son action pédagogique fut considérable et novatrice, mais il se révéla aussi un chef d'envergure, un organisateur-né, un administrateur de grande classe. A cet égard, son œuvre maîtresse fut de grouper les Institutions de sourds-muets et d'aveugles, tant pour la défense de leurs intérêts communs que pour promouvoir la meilleure méthode d'enseignement et réaliser sur elle l'unité désirable. Le 1<sup>er</sup> février 1925, la Fédération des Associations de patronage des Institutions de sourds-muets et d'aveugles de France était officiellement constituée, avec M. Lemesle comme secrétaire général. Le nombre des Institutions ainsi fédérées était de trente-six sur les quarante-sept que compte la France. Il va de soi que M. Lemesle partait du grand principe : au commencement est le maître. La préparation technique du maître, il la prit en main au nom de la Fédération, et sur le programme de l'Institution nationale de Paris. Désormais — conformément à l'arrêté ministériel du 3 septembre 1884 — tantôt dans un établissement, tantôt dans un autre, des examens sont régulièrement passés devant un jury de la Fédération composé de professionnels et qui délivre des diplômes, signés du président de la Fédération. La Fédération forme elle-même ses maîtres.

M. Lemesle, homme de volonté tenace, ne cessa de fortifier et d'élargir cette grande œuvre fédérative. Il fonda et dirigea deux journaux, l'un à l'usage des sourds-muets, l'autre à l'usage des aveugles. Son but était d'établir ainsi un trait d'union entre les Institutions et leurs anciens élèves tant pour défendre les intérêts de ceux-ci et de celles-là que pour maintenir et animer l'esprit religieux des anciens. Il écrivit dans ces publications d'excellents articles, de pensée nourrie et claire et de style incisif. Trois congrès, qu'il organisa lui-même et dont

il fut l'animateur, suivirent celui de la fondation. M. Lemesle avait senti, dès le début, la nécessité d'attirer sur l'œuvre des sourds-muets l'attention non seulement des spécialistes, mais du grand public. Cette publicité intelligente, il sut l'orchestrer. Les plus hautes personnalités de la région assistèrent au congrès, et M. Lemesle obligea à se produire les maîtres habitués à ensevelir leur compétence et leur valeur sous leur humilité. Ce qu'il voulait, c'était mettre en vedette non les hommes mais l'œuvre. Des Frères professeurs lurent des rapports et l'on sut ainsi les immenses services rendus, dans l'ombre, à la science et à l'humanité. M. Lemesle était *quelqu'un*. Le prestige personnel qu'il acquit par la force de sa personnalité, par ses ouvrages<sup>1</sup>, par son action créatrice, servit beaucoup la cause des sourds-muets et des aveugles, et fonda solidement la Fédération<sup>2</sup>.

Tels sont les faits vus de l'extérieur, telle est la courbe générale de l'action des Frères de Saint-Gabriel, dans ce domaine où, par le nombre, la valeur et l'expérience, ils sont des maîtres incontestés<sup>3</sup>. Cette œuvre, c'est tout un monde dont il serait bien vain que je prétende donner une idée suffisante, corseté comme je le suis dans les limites d'un chapitre. Sur le rapport de l'intelligence et des sens, sur l'origine et le développement des facultés, sur la psychologie et la physiologie, sur le rôle du subconscient, sur l'immortalité de l'âme et ses aspirations foncières, la pédagogie des sourds-muets et sourds-muets-aveugles ouvre des perspectives sans fin. Quelles émouvantes révélations encore sur le monde de la souffrance.

1. Surtout par *l'Enseignement logique de la langue française aux sourds-muets*, en usage actuellement dans toutes les écoles.

2. Actuellement, sur quarante-quatre institutions de sourds-muets, trente-sept sont fédérées; sept seulement, dont les quatre institutions nationales, ne le sont pas. Sur vingt-neuf établissements pour aveugles, dix-neuf sont fédérés; dix, dont une école nationale, ne le sont pas.

3. Ce que les Frères de Saint-Gabriel font pour les garçons, les Filles de la Sagesse le font, avec une égale maîtrise, pour les filles. Elles ont même, dans l'instruction des sourdes-muettes-aveugles, la gloire de l'initiative.



france, des ascensions morales, sur le rôle prodigieux du dévouement, indispensable et tout-puissant associé de la science en cette pédagogie subtile et complexe ! Du moins ai-je repéré quelques poteaux indicateurs pour me guider sur cette terre inconnue. Ma première enquête, je l'ai menée auprès du Frère Benoît du Pont dont une sécularisation fictive, comme il en fut du Frère Benoît Lemesle, a mis et gardé obstinément en lumière le nom patronymique : M. Coissard.

Voici donc, dans une chambre minuscule de la vieille maison Supiot, que sa seule présence, si personnelle, emplit toute, le Frère Coissard. A peine suis-je entré que, d'un rapide et chaleureux mouvement auquel son rabat bleu, pointé en avant, participe allégrement, il bondit sur moi. Archiviste, à titre provisoire, de l'Institut, il me fait irrésistiblement penser, avec sa barbi-che bifurquée, son grand nez busqué, son arcade sourcilière puissamment embroussaillée, ce toupet neigeux qui allume au sommet de son front une flamme cordiale, à quelque docteur Faust parmi ses alambics. Mais non ! C'est bien un Frère de Saint-Gabriel que j'ai devant moi, et, s'il a conservé à soixante-quinze ans l'alacrité, la vivacité de réflexes et le teint chaleureux de la jeunesse, ce n'est point par l'effet de quelque traité ténébreux, mais parce qu'il est de la robuste race des montagnards d'Auvergne et surtout qu'il se renouvelle dans le frais et profond amour de l'enfance malheureuse comme en une fontaine de Jouvence. L'obéissance religieuse en a fait, pour quelque temps, et pour mon plus grand profit, un archiviste qui a pourchassé jusqu'en de poussiéreux greniers de bibliothèques municipales ou départementales toutes les énigmes montfortaines. Dieu sait l'entrain qu'il y a mis, car il ne se donne pas à moitié, mais son affaire, ce sont ses chers sourds-muets. Comme M. Lemesle, il sortait à peine du noviciat — il avait dix-huit ans — quand il commença auprès d'eux son apostolat pédagogique. Pendant plus d'un demi-siècle, il n'a vécu que pour eux. Il a été successivement dans les Institutions de Lille, de Poitiers, de

Bordeaux, de Toulouse, de Currière... Mais c'est Nantes, avec son royal établissement de la Persagotière, qui l'a gardé le plus longtemps — quarante ans ! — et retient à coup sûr une préférence dont il se défend mollement... Cependant, c'est avec un attendrissement visible qu'il se reporte à Currière, cet ancien couvent, dépendant de la Grande-Chartreuse, fiché sur une prairie de la plus âpre montagne alpine et que les six mois d'hiver recouvrent d'un tapis blanc de haute laine. Cette solitude sauvage, qui est à plusieurs heures de mulet du plus prochain village, enchante son souvenir.

En ces étapes diverses, le Frère Coissard a gagné une expérience et une maîtrise de la question qui en font un des meilleurs spécialistes de Saint-Gabriel. Il est actuellement Inspecteur général des Institutions de la Fédération; pendant la guerre de 1914-1918, il fut chargé, avec le docteur Liébault, du centre de rééducation de la neuvième région, sis à l'Institution de La Persagotière<sup>1</sup>. De cette collaboration est même née une monographie du plus grand intérêt : *Les Aphones pendant la guerre*. D'autres travaux du Frère Coissard ont été publiés, fort appréciés des spécialistes<sup>2</sup>.

1. Pendant la guerre 1914-1919, toutes les Institutions de Sourds-Muets de Saint-Gabriel devinrent des centres de rééducation pour les soldats devenus aveugles, muets, sourds, aphones ou bégues.

Cette précieuse expérience a permis au Frère Amance de publier *La lecture sur les lèvres aux soldats devenus sourds*, et au Frère Chrysogone : *La rééducation auditive des sourds de guerre*. L'un et l'autre auteurs étaient, comme le Frère Coissard, du centre de Nantes. Dans cette même catégorie de publications, il faut ranger le *Manuel pratique de lecture labiale* par le Frère Vincent du centre d'Orléans.

2. Ainsi : *Méthode des exercices méthodiques du Dr Jousset*, partie pédagogique en collaboration avec le Docteur Jousset (1900); *Statistique des établissements de sourds-muets*; *L'enseignement de la phrase par la vue*, en six tableaux muraux; *Carte murale des Institutions de Sourds-Muets de France et des Colonies* (honorée d'une lettre de félicitations de M. le ministre de l'Intérieur); *Collection d'instruments pour la correction des troubles de la parole et la démutualisation du jeune sourd-muet*; *La lecture sur les lèvres* (Bulletin international de l'enseignement aux sourds-muets); *Enseignement de la pa-*

Il est de ceux qui ont redressé non seulement les surdités, mais les divers troubles de la parole et qui souhaitent qu'une part plus large soit faite dans les divers établissements, par un personnel approprié, à cette pédagogie élargie. De fait, il a obtenu, dans ce domaine, de surprenants résultats, rendant par exemple la parole normale, en un temps record, à des bègues invétérés. Je l'entends qui s'indigne : il ne veut pas qu'on le sache et m'en voudra de l'avoir dit. Seulement, un enquêteur est, de sa nature, avide et impitoyable. « Enfin, cher Frère, quoi que vous en ayez, vous êtes tout de même aussi l'inventeur d'une bonne douzaine d'appareils divers qui sont de précieux auxiliaires à l'œuvre de redressement de la parole, de rééducation de l'audition : ce thoracimètre qui permet de mesurer le développement du périmètre thoracique pendant la respiration et d'en suivre les progrès ; ce chrono-pneumomètre qui a pour objet de mesurer la longueur et la puissance du souffle ; la règle creuse par laquelle en est enregistrée la force croissante ; l'acoumètre qui détermine le degré d'audition ; ce spiromètre surtout, si précis et si souple, qui mesure le volume d'air expiré, et qu'un éminent laryngologiste adopta d'enthousiasme, d'autres instruments encore... » Cette énumération met le Frère Coissard au supplice ; il s'agite, lève les bras au ciel, et, comme son calot noir en perd sa stabilité, il lui rend, d'un geste nerveux, son assiette cranienne, le reprend, le rattrape ; puis il éclate d'un rire sonore à la pensée qu'on puisse attribuer quelque importance à ces choses : ce sont bricoles ; il a fait cela pour s'amuser ; il ne sait même plus où sont ces mécaniques ; les a prises qui a voulu ; elles ont été fabriquées sur ses plans,

role aux sourds-muets (*Ibid.*) ; Comment on doit parler aux sourds pour leur faciliter la lecture labiale ; Les troubles de la parole chez les enfants atteints de fissures velo-palatines (bec de lièvre).

En un catalogue dactylographié, dont on souhaiterait la publication, le Frère Benoît du Pont-Coissard a groupé sous le titre *Laboratoire de la Parole*, les dessins de ses appareils (il en est quatorze) avec explications détaillées.

à exemplaire unique, avec la complicité d'un petit horloger de Nantes.. Eh mais ! Ce dernier trait, par quoi il prétend écraser ses propres inventions, sous le mépris le plus justifié, quelle intéressante indication ! Nous sommes ici dans le royaume de l'empirisme où, sans études scientifiques préalables, avec une extrême humilité de moyens, les Frères de Saint-Gabriel, pédagogues des sourds-muets, sont arrivés à des résultats, scientifiquement imbattables. Ces instruments du Frère Coissard, dont je sais, par d'autres que lui, la valeur, brevetés par la seule Providence, sont le fruit d'une observation constamment pensée et repensée et aussi du don de tout l'être à une seule cause : libérer l'âme par la parole et par le signe, pour la donner à Dieu. Le Frère Coissard, tout autant que ses sens et son intelligence, a tenu son cœur aux écoutes. Et si je m'attarde sur lui, c'est simplement qu'en sa personne, que j'ai eu l'honneur et la bonne fortune d'approcher de près et longuement, se reflètent cinquante ans d'une expérience collective, menée en cinq Institutions, avec le même esprit et des méthodes sans cesse perfectionnées.

Ces méthodes, j'entends : celles pratiquées par les Frères de Saint-Gabriel, quelles sont-elles ? Le Frère Coissard me l'explique, ponctuant ses explications des mimiques et procédés d'articulation qui, pour le profane que je suis, sont, à son exposé, ce qu'est à la connaissance de l'histoire l'imagerie d'Epinal, pour l'enfant émerveillé.

Trois grandes méthodes ont successivement dominé : la *Mimique* (les signes ou langage des gestes), de 1822 à 1854 — la *Méthode mixte* (signes et paroles), de 1854 à 1880, — et la *Méthode orale*, de 1880 à nos jours<sup>1</sup>.

1. Notons une fois pour toutes que l'on ne peut jamais dire que telle méthode a été inventée, au sens rigoureux du mot, à telle date et par tel ou tel. Méthode mimique, méthode mixte, ou mieux, méthode orale, dite pure, ont été, plus ou moins sommairement, employées depuis des temps lointains. En ce qui concerne cette dernière, adoptée par le Congrès de Milan en 1880, on peut même dire que, apparemment la plus récente,



Une certaine mimique fut de tout temps employée. Elle est le « langage » instinctif des sourds-muets. L'abbé de l'Épée la mit au point et en fit une méthode systématique d'enseignement que l'abbé Sicard perfectionna. Elle joignait au mouvement des doigts, ou dactylogie, tout un ensemble de signes et de gestes. L'écriture venait concurremment. La dactylogie reproduisait les lettres composant les syllabes et les mots d'une phrase ; le langage des gestes qui lui était associé traduisait, non plus les lettres d'un mot, mais l'idée elle-même dont ce mot était l'expression. Ainsi le mot Dieu s'exprimait par le signe manuel correspondant à la lettre D, et l'index, qui entre en jeu dans ce signe, était pointé vers le ciel. Le tout sur la base du grand principe de toute éducation de sourd-muet, valable quelle que soit la méthode : passer du connu à l'inconnu, du sensible à l'abstrait. L'objet matériel, c'est la première notion que transmet le signe. De cet objet et de ses qualificatifs — de grandeur, de beauté, etc... — l'enfant était élevé, par analogie sommaire, à la connaissance des choses invisibles. Des manuels spéciaux, imprimés à son usage, lui présentaient des lettres sous lesquelles il devait retrouver les « idées » ainsi acquises, avant de les exprimer en langage écrit. Laborieuse lecture, chaque mot comportant un commentaire, une leçon par signes, ressassée plusieurs fois, avec le souci de ne jamais laisser un mot

elle répond à une préoccupation et à des expériences fort anciennes, puisqu'on en trouve trace jusque dans le VII<sup>e</sup> siècle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Pedro Ponce de Léon écrivait déjà : « L'enfant sourd étant pourvu d'organes phonateurs semblables à ceux des autres enfants, il est possible et il convient de lui enseigner la parole. » Et, joignant l'exemple au précepte, il organisa un enseignement régulier, basé sur la parole. L'abbé de l'Épée, par la prépondérance donnée à la mimique, par la réputation qu'il acquit légitimement à d'autres titres et dont la méthode mimique bénéficia, a freiné plutôt que servi le progrès de la technique pédagogique.

Quand il est question des trois grandes méthodes et de leurs dérivés divers (telle la phono-dactylogie du Frère Bernard), il s'agit donc, non d'inventions à proprement parler, mais de mises au point, de perfectionnements et d'innovations de détails qui, régulièrement et collectivement pratiquées, prennent l'importance et ont l'envergure d'une création.

incompris, sous peine de condamner la phrase à rester un rébus. La répétition inlassable et l'enchaînement constant sont la double nécessité de cet enseignement abrupt.

La mimique est indéfiniment perfectible. Le P. Deshayes engageait les Frères spécialisés à la perfectionner sans cesse. Chaque année, ils étaient réunis autour de lui et chacun d'eux faisait connaître les signes qu'il avait trouvés. Soumis au jugement de l'assemblée, ils étaient adoptés ou rejetés. Ainsi, du même coup, le P. Deshayes inaugurait, au petit pied, les congrès de professeurs de sourds-muets, suscitait et réglait les progrès, tendait à l'unité de vues et de méthodes.

En 1850, nouveau pas en avant. Un travail était publié qui révélait une nouvelle méthode, imaginée par le Frère Alexis : la *Cheirologie*, qui allait à accélérer la transmission par signes, ceux-ci utilisant les deux mains et traduisant, non plus les lettres, mais les consonances de chaque syllabe. C'était en somme une manière de sténo du langage des doigts. D'autre part, un congrès de professeurs de Saint-Gabriel, réunis à Loudun en 1854, émit le vœu que fût rédigé un dictionnaire des signes. Il en chargea les Frères Anselme et Louis. Leur œuvre devait rester manuscrite, mais l'abbé Lambert, premier aumônier de l'Institution impériale de Paris, s'en inspira dans son ouvrage, publié en 1865 : *Le langage de la physionomie et du geste*.

Vers la même époque, une profonde évolution se préparait dans la technique de l'enseignement des sourds-muets. L'animateur en était le Frère Bernard, professeur à l'Institution de Loudun. L'intrinsèque faiblesse de la méthode mimique étant de ne pouvoir s'adapter à la syntaxe et à la parfaite tenue grammaticale, d'obliger ainsi l'enfant à parler petit-nègre — « Professeur punir moi, moi craindre », par exemple — et de fausser les idées abstraites en les concrétisant à l'excès, le Frère Bernard cherchait autre chose. Dès 1852, il lui apparut que le langage parlé était la formule de l'avenir. Il imagina donc et réalisa la lecture sur les lèvres

mais sans renoncer aux signes et gestes conventionnels. Par un reste de timidité, il ne lui apparut pas qu'une articulation, judicieusement exagérée, suffisait à la lecture des consonnes et il la fortifia du signe fait par la main à proximité des lèvres et correspondant à la syllabe articulée. Et ce fut la phonodactylogie, bien nommée puisqu'elle est une méthode mixte, utilisant la parole et les signes. Par elle, l'enfant démutisé possédait le son et la parole. Il orthographiait convenablement. Comment, par une combinaison de l'articulation et des signes, consonnes et voyelles étaient lues par l'enfant, il est fort intéressant de s'en rendre compte, mais cela m'entraînerait au delà de mon cadre. Toujours est-il que le congrès de Loudun, dont je viens de parler, s'enthousiasma pour les résultats obtenus et décida que « la méthode phonodactylogique du Frère Bernard serait adoptée et appliquée dans toutes les Institutions ». Il souligna que cette méthode était adoptée en tant que mixte, c'est-à-dire fortifiant le système oral par le système des signes que l'on tenait absolument à conserver. Le procédé du Frère Bernard comportait des lacunes : son adoption par la Congrégation n'en est pas moins une date capitale. A partir de ce jour, les jeunes sourds-muets, étant en mesure de se faire comprendre de quiconque, voyaient s'ouvrir devant eux les carrières artistiques et industrielles qui, jusque-là, leur étaient fermées.

Or, en 1880, le congrès international de Milan décréta la mort du signe et l'adoption de la méthode orale pure. Il proscrivit jusqu'à l'alphabet manuel. L'abbé Tarra, directeur de l'école de sourds-muets de Milan, menait le jeu. La décision fut prise avec un enthousiasme où il entra, semble-t-il, quelque emballement. Certes, la méthode orale constituait un immense progrès; en particulier, elle rendait possible aux sourds-muets tous examens pour l'obtention de tous diplômes. C'est dans l'exclusion totale du signe, indispensable en nombre de cas et inné chez le sourd-muet, qu'était l'excès. Quelle fut l'attitude des Frères de Saint-Gabriel ?

Ils étaient représentés en nombre au congrès ; chacune de leurs Institutions avait délégué plusieurs professeurs. Le Frère Bernard, notamment, était là : inventeur et metteur en œuvre de la phonodactylogie, il était bien placé pour préconiser les nuances et réserves nécessaires. Cependant, il ne dit mot, non plus que ses collègues et se rangea modestement à l'avis de la majorité. Ce silence collectif des Frères, s'il souligne une fois de plus la simplicité et le désintéressement qui sont les marques de leur Institut, est regretté par beaucoup, dont, je crois bien, le Frère Coissard. Un détail amusant est que les professeurs de Milan, en arrivant au congrès, traçaient de la main les signes qui veulent dire pour les sourds-muets : « Pas de signes ! » Ainsi, par une revanche ironique de la nature des choses, le signe marquait-il, en se suicidant, son utilité... Mais les Frères, sans doute, s'ils fussent intervenus, n'auraient pu grand'chose là contre. On allait, dans ces milieux, à la méthode orale pure, comme, plus tard, la France au général Boulanger. Le seul moyen de communication officiel du sourd-muet fut la parole lue sur les lèvres et l'on ne voulut plus connaître que le sourd-parlant.

Il n'est ni dans la nature ni dans la surnature du Frère de Saint-Gabriel de bouter à une innovation. Celle-là, d'ailleurs, ne pouvait leur déplaire à l'excès, puisque de leurs rangs était sorti le meilleur précurseur de la méthode orale, le Frère Bernard, et que de sa phonodactylogie ils avaient fait, pendant vingt-cinq ans, leur règle pédagogique. Qu'elle ne fût plus mitigée et complétée par le signe n'était pas fait pour les arrêter, et ils s'y donnèrent avec leur entrain coutumier, obtenant dans cette voie nouvelle des résultats qui témoignent de leur esprit d'adaptation. Quatre ans ne s'étaient pas écoulés depuis le congrès de Milan que le Frère Médéric, directeur de l'Institution de Poitiers, publiait une « Méthode d'articulation et de lecture sur les lèvres à l'usage des Institutions de sourds-muets ». La partie du maître porte sur la physiologie de la parole,



la partie de l'élève sur la démutisation et sur la clé de la lecture. C'était, à l'usage des débutants, un excellent guide dans la voie nouvelle où s'engageait l'instruction des sourds-muets<sup>1</sup>.

La pédagogie à l'usage des sourds-muets ne se comprend bien que vue en action. Au reste, nul exposé, si précis soit-il, ne peut rendre compte des impondérables dont le mécanisme compliqué, subtil et souvent imprévu, de la physiologie et de la psychologie, multiplie ici les souveraines interventions, ni du facteur moral qui, tant chez les professeurs que chez l'élève, joue un rôle décisif. A la Persagotière de Nantes, à l'Institution de Poitiers, j'ai pu voir des centres de sourds-muets en pleine vie, assister à des classes, causer avec des professeurs et des élèves.

L'établissement de Nantes est une des plus importantes fondations des Frères. Elle a été faite du greffage, en 1843, de l'école des sourds-muets d'Auray, transférée à Nantes, sur une institution départementale de sourds-muets, alors fort modeste encore<sup>1</sup>, qui gîtait comme

1. Les Frères de Saint-Gabriel ont composé nombre d'ouvrages sur la pédagogie des sourds-muets. Ils ont même été les premiers à publier sur l'enseignement de la langue française un livre essentiellement classique et complet. La *Méthode d'enseignement pratique* du Frère Anselme (1853), avec une partie du maître et une partie de l'élève, représentait à l'époque une innovation. En 1876, paraissait la *Nouvelle méthode d'enseignement pratique de la langue française*, par le Frère Emmanuel Dieudonné, qui rééditait, revue, corrigée et considérablement augmentée, la *Méthode* du Frère Anselme. En 1900, vint le magistral et classique ouvrage, en quatre volumes, du Frère Lemesle : l'*Enseignement logique de la langue française aux Sourds-Muets*, et, en 1900 encore, l'*Enseignement pratique de la langue française* (Notions graduées de grammaire et de style), par le Frère Robert, directeur de l'Institution de Toulouse. Le *Manuel du jeune Français*, du Frère Savinien, et les travaux, déjà cités, du Frère Benoît du Pont-Coissard, complètent l'importante contribution de Saint-Gabriel à la Bibliothèque pédagogique des Sourds-Muets.

2. En 1824, un sourd-muet de grande valeur, de grand cœur, M. René Dunan, ancien élève de l'abbé Sicard, avait groupé dans son modeste domicile de la rue Crébillon, à Nantes, une demi-douzaine de sourds-muets des deux sexes. La municipalité s'intéressa à cette école, la subventionna, puis, d'accord avec le conseil général, l'installa en 1834 à l'Hospice

elle pouvait, et plutôt mal que bien, dans les sous-sols de l'hospice Saint-Jacques. Le Frère Louis, celui-là même qui soutint si ardemment les thèses du Frère Augustin mais qui a, fort heureusement, d'autres titres, et fort beaux, à l'attention de la postérité, prit, dès 1844, la direction de l'établissement. Il vit bien vite que l'éducation des sourds-muets ne pourrait se développer convenablement en ces locaux étroits. Sur ses instances, le conseil général de la Loire-Inférieure acquit le domaine de la Persagotière où, en 1856, l'Institution départementale des sourds-muets s'installait. Il était très populaire à Nantes par sa bonhomie, sa simplicité, sa charité surtout, et cette popularité rejaillit sur l'école. Celle-ci bénéficia de la faveur officielle et, agrandie, bien aménagée, dotée d'un bon corps professoral, prit l'allure d'une école-type. Aujourd'hui, le buste du Frère Louis, dont la mémoire est restée en grande vénération, orne les avancées du portail d'entrée. Sa bonne figure, aux rides bienveillantes, sourit aux jardins. Ils furent son œuvre de prédilection. Potagers plantureux, allées aux arbres bien taillés, bosquets et charmilles, composent autour des sourds-muets de larges plans de verdure, de lumière, une atmosphère sereine, paisible et riante. Le domaine longeant la Sèvre nantaise, il a été possible d'appuyer la belle ordonnance d'une terrasse à la française sur la grâce d'un cours d'eau.

Cependant, ce n'est pas à la Persagotière que j'ai pu voir en action la pédagogie des Frères, mais à la Louisière, domaine des Herbiers, où réquisitions d'une part, bombardements de l'autre, avaient forcé les Frères à se réfugier. Ils s'y étaient entassés, vaille que vaille, avec leurs élèves, aveugles et sourds-muets. Je n'en ai pas

Saint-Jacques. En 1843, les sourds-muets de la Chartreuse d'Auray, conduits par le Frère Ildefonse, un de leurs professeurs, émigraient à Nantes, fusionnaient avec les sourds-muets du groupe Dunan, tandis que les sourdes-muettes de ce dernier groupe allaient rejoindre leurs consœurs de la Chartreuse d'Auray. Telle fut l'origine du magnifique établissement nantais d'aujourd'hui.

moins eu la vision très complète d'une journée de classes et de récréations.

J'ai été de salle en salle. Contrairement à mon attente, ces enfants rangés en demi-cercle, face aux professeurs, ne font pas figure d'êtres mornes et figés. La première impression est au contraire d'extrême vitalité, qui s'exprime par l'intensité du regard, la vue étant chez eux le seul sens par lequel passe l'enseignement. Le monde des idées afflue du dehors dans leurs prunelles attentives. Le souvenir qui me reste d'un enfant sourd-muet, ce sont ses yeux, comme celui que me laissera un sourd-muet-aveugle, ce sont ses mains, ici et là instruments de la connaissance.

Ma seconde impression dominante, c'est l'absolue et candide confiance dont témoigne, à l'égard du professeur, le regard de ces enfants. Je sais que je touche ici au tréfonds d'une éducation fort particulière. Le sourd total, et plus encore le sourd-muet, a tendance à se pelotonner dans la méfiance et la timidité parce que son incapacité à s'exprimer, le silence où il est muré l'entraînent à soupçonner partout quelque ironie toujours prête, quelque hostilité latente, quelque péril soudain. Qu'on le laisse céder à cet instinct élémentaire, et c'en est fait de la possibilité de le transformer en un être sociable. Ici, le sourd-muet se sent aimé. Sans préjudice des sévérités nécessaires, distribuées d'ailleurs avec circonspection et parcimonie, c'est d'une tendresse vraiment maternelle et gentiment vigilante que les Frères l'entourent. Ils partagent complètement la vie des enfants — travaux, jeux, sommeil, prières — ce qui n'est pas le fait des autres établissements du même ordre. Ils sont, pour le sourd-muet, ceux qui l'éveillent à un monde magnifique qu'il ne pouvait que pressentir douloureusement, ceux pour qui il n'est pas un monstre en marge, une bouche inutile mais un être qui absorbe toutes leurs préoccupations, un être aimé<sup>1</sup>. Aussi,

1. Le sourd-muet souffre-t-il de son infirmité ? J'ai posé la question au Frère Coissard : « Plus ou moins, m'a-t-il répondu. Beaucoup, si sa surdité est acquise. Si sa surdité est de nais-



Planche XIII

ÉTABLISSEMENT DES SOURDS-MUETS ET AVEUGLES DE LA PERSAGOTIÈRE A NANTES

Photo Studio-Rex





UN FRÈRE DE SAINT-GABRIEL  
faisant la classe aux sourds-muets.

Photo Studio-Rex



Planche XIV

BERNARD RUEZ FAISANT UNE PARTIE D'ÉCHECS AVEC SON PROFESSEUR  
à l'Institution des sourds-muets, aveugles et sourds-muets aveugles de Poitiers.

qu'un Frère l'invite, d'un signe, à venir auprès de lui pour accomplir quelque exercice de classe, les yeux s'éclairent aussitôt d'une flamme riieuse et c'est d'un joyeux fracas de galoche empressées qu'il répond à l'appel. Un enfant normal peut échapper, échappe souvent de toutes parts, en tout cas pour une plus ou moins grande partie de lui-même, à son professeur. Mais l'enfant sourd-muet ! C'est par le Frère, et par le Frère seul, qu'il accède à ce qui fait la joie et le prix de la vie. Aussi sa petite âme est-elle tout entière dans le creux de sa main. Cette atmosphère de confiance totale, qui n'est pas un fait de science, mais d'amour, est fort émouvante. Elle rend compte, en grande partie, du succès obtenu.

La première classe est celle de la démutisation. Le sourd-muet dispose de tous les organes de la voix ; il n'est privé, avant son éducation, que de leur exercice. Il n'est muet que parce qu'il est sourd. Il s'agit d'en faire un sourd-parlant. Son, tonalité, sont pour lui des choses privées de sens ; il n'en a même pas l'idée. Pour le faire accéder à la parole, il faut l'entraîner à faire jouer méthodiquement le mécanisme des organes, concourant à l'émission de chaque élément de la parole. L'expérience indique que, pour produire telle articula-

sance, il en souffre moins. On ne souffre pas d'un bonheur ignoré. » Le célèbre sourd-muet Massieu, qui fut directeur de l'école de Lille, a raconté de son enfance quelques traits qui révèlent, avec l'appétit du savoir, la souffrance secrète : « Les enfants de mon âge ne jouaient pas avec moi ; ils me méprisaient. J'étais comme un chien ; je voyais de jeunes garçons qui allaient à l'école ; je désirais les suivre et j'en étais très jaloux. Je demandais à mon père, les larmes aux yeux, la permission d'aller à l'école. Je prenais un livre, je l'ouvrais du haut en bas pour marquer mon ignorance. Je le mettais sous mon bras comme pour sortir ; mais mon père me refusait. On me faisait signe que je ne pourrais jamais rien apprendre parce que j'étais sourd-muet ; alors je me désolais et je criais bien haut. Un jour, je sortis et j'allai à l'école sans le dire à mon père ; je me présentai au maître, je lui demandai par signes de m'apprendre à lire et à écrire. Le maître me refusa durement et me chassa de la classe. Cela me fit pleurer beaucoup, mais ne me rebuta pas. Tout seul, j'essayai de former avec une plume des signes d'écriture. »

tion ou telle autre, la langue doit prendre telle ou telle position, les dents doivent être couvertes ou découvertes, les lèvres serrées ou élargies. Il est ainsi trente-deux éléments d'articulation, bien entendu associés au souffle, pour le langage parlé, et donnant quinze images faciales différentes, pour la lecture sur les lèvres. Le sourd-muet doit s'assimiler cette lecture par un effort de mémoire, fort ardu, qu'un long exercice transforme peu à peu en habitude. Sur le tableau figure l'articulation, émise en lettres, que l'enfant est formé à lire ou à écrire lui-même. Ainsi, démutisation, lecture et écriture vont de pair. Il est à noter que tout un délicat travail préparatoire a précédé l'action de démutisation proprement dite. Il porte sur l'éducation de l'attention, des organes respiratoires, des organes phonateurs. Je ne puis espérer, par ces indications, affreusement sommaires, que donner quelque idée non seulement des connaissances théoriques et expérimentales nécessaires au professeur, mais de la patience et du dévouement qu'exige une telle tâche. Le résultat? En six mois, ou un an — parfois même en trois mois — l'enfant est démutisé, sait lire et écrire. Sans doute la voix est rauque, l'articulation souvent tâtonnante, la tonalité inexistante, mais la merveille est accomplie : le muet parle, il se fait comprendre. Et sur les lèvres de son interlocuteur il lit la parole.

Mais, ce qu'il articule, le petit sourd-muet ne le comprend pas. Le langage lui est chose inconnue ; il ignore jusqu'à son propre nom. On le lui apprend, on lui apprend ensuite le nom des êtres et des choses qui l'entourent, en les lui montrant ou en les dessinant. Par la méthode dite maternelle, car c'est bien ainsi que la mère fait à son enfant, on lui enseigne les expressions du langage correspondant aux besoins les plus courants de la vie. La méthode intuitive — ou, si l'on veut, l'enseignement par l'action — lui permet de décrire les petites scènes dont est faite la vie quotidienne. L'action de la marche, par exemple, accompagne l'articulation de : *je marche*. Devenu un élève conscient, le sourd-muet est

entré en même temps dans le cycle de l'enseignement de la langue française. Par étapes laborieuses, où le procédé analytique, seul accessible ici, est poussé au paroxysme, où, pour chaque forme du verbe, par exemple, l'écriture, l'action, l'exemple concret sont appelés à la rescousse de la parole articulée pour la renforcer et l'éclairer<sup>1</sup>, le sourd-muet apprend, avec le nom, le genre, le nombre et la possession par l'emploi du verbe *avoir* et leurs qualités avec le verbe *être*, enfin l'utilisation des pronoms. Une fois mis à même de se servir des livres scolaires établis à son usage, il rejoint les voies quasi courantes de l'enseignement.

Parallèlement à ces exercices, lui est donné l'enseignement de l'histoire, de la géographie, du calcul. Son programme? En gros, celui du certificat d'études primaires, non pas absolument cependant celui de l'élève normal, qui n'est pas à la portée du plus grand nombre, mais un certificat spécial, un peu moins poussé sur certains points<sup>2</sup>. Il ne faut pas perdre de vue que les

1. C'est ainsi, par exemple, que pour les temps du verbe, le futur sera indiqué par une triple opération, indéfiniment répétée. S'agit-il de : *je sauterai*? Le bâton de craie entre en action (nulle part il ne sert autant qu'ici. « La meilleure classe, dit un axiome des Frères, est celle où l'on dépense le plus de craie. ») Ces mots sont écrits au tableau; l'élève les lit sur les lèvres du professeur qui les articule très visiblement; enfin, celui-ci, monté sur une chaise, exprime par gestes qu'il ne saute pas maintenant, mais sautera « tout à l'heure ». Et bientôt tous les élèves répéteront « je sauterai », l'écriront et, exerçant l'action eux-mêmes, montreront qu'ils ont compris.

2. Dans son rapport au premier congrès de la Fédération (1926), le Frère Benoît du Pont-Coissard notait : « Tout en cherchant à instruire nos sourds-muets le plus complètement possible, afin qu'ils soient ensuite mieux en état de se suffire, on n'a nullement la prétention d'en faire des bacheliers. La durée si restreinte des études ne permet pas de viser si haut; 7 ou 8 années sont à peine suffisantes pour inculquer aux sourds-muets l'ensemble de ce qui constituera leur petit bagage intellectuel à leur entrée dans la vie... D'autres institutions vont plus loin et, malgré les tendances contraires des Ecoles nationales, plusieurs de nos institutions fédérées persistent à présenter chaque année quelques-uns de leurs élèves au certificat d'études (*officiel*), au certificat complémentaire, et même au brevet. »



Frères de Saint-Gabriel font avant tout œuvre populaire, que l'école primaire, particulièrement indiquée ici, est leur objectif sacré, primordial. Ils suivent les traces de l'abbé de l'Épée, dont le plus grand titre à la reconnaissance universelle, nous l'avons vu, est d'avoir orienté l'enseignement des sourds-muets dans la voie d'un enseignement largement populaire et désintéressé.

Leur but pratique étant de rendre le sourd-muet apte à exercer une profession, à gagner sa vie, à rentrer enfin, comme un élément utile et actif, non comme un boulet qu'on traîne, dans le circuit vital et producteur de la société, ils donnent, à côté de l'enseignement théorique, un enseignement professionnel. Les principaux métiers, auxquels des ateliers spécialisés forment les sourds-muets sont : la cordonnerie, la menuiserie-ébénisterie, la forge, la serrurerie, la reliure, la couture, le dessin. Ceux dont la famille vit à la campagne sont formés à l'agriculture. Le certificat délivré par les institutions est reconnu par les entreprises qui embauchent du reste avec empressement les sourds-muets, ainsi formés. Ils sont d'excellents ouvriers, habiles et consciencieux, que leur infirmité même, en les gardant des distractions, concentre sur leur métier.

Souvent, les Frères s'occupent de les placer; il les gardent parfois chez eux pour un emploi simple, quand ils sont peu aptes à être utilisés au dehors. Ceux qui ont pris métier, fondé famille, gardent avec les Frères un contact constant et affectueux. Les sourds-muets, sortis de l'établissement, forment entre eux une association fraternelle qui a son journal, trait de liaison entre eux et leurs maîtres. Dans les moments difficiles, ils savent sur qui compter. Ils se savent protégés, durant toute leur vie, par ceux qui les ont élevés.

Le but humanitaire de l'enseignement professionnel rejoint celui poursuivi par les Institutions officielles, mais répond aussi à une des grandes directions sociales de l'Eglise qui veut l'homme soustrait à l'oisiveté avilissante comme au chômage accablant et installé dans la dignité d'une profession, convenablement rémunérée.

Les Frères de Saint-Gabriel, cependant, dépassent ce but de toute la distance qui sépare le fini de l'infini. C'est vers sa destinée surnaturelle, vers son Dieu qu'ils conduisent le petit sourd-muet. L'enseignement d'un catéchisme commenté et, autour de lui, vécu, l'introduit dans le divin royaume où ceux qui souffrent sont bienheureux. C'est un fait d'expérience que l'enfant s'ouvre à ces perspectives surnaturelles avec un extraordinaire abandon. Pour des raisons où ont part sans doute conjointement les effets de sa psychologie particulière d'enfant fermé aux appels du dehors et l'action mystérieuse de la grâce, il entre en ces zones supra-terrestres comme en un lieu familier où il trouve ses délices. Si saisissant est ce fait qu'on pense à la parole de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Ne serait-ce pas que le silence, clé monastique de l'intimité divine, habite depuis toujours leur cloître intérieur ?... Quoi qu'il en soit, l'éducation chrétienne, objectif essentiel des Frères de Saint-Gabriel, est poursuivie ici avec une intensité au moins égale à celle que connaissent leurs autres écoles et avec un succès peut-être plus grand parce que plus rapide, plus constant, et plus préservé. Que rêvent-ils, sinon cela ? La peine de tous les instants qu'ils se donnent et dont j'ai été le témoin émerveillé, a trouvé, du jour où le petit sourd-muet a souri à l'amour du Christ, sa récompense.

Sur les six Institutions des Frères de Saint-Gabriel, quatre, celles de Marseille, Nantes, Bordeaux et Poitiers, reçoivent et éduquent, outre les sourds-muets, des aveugles dont l'effectif représente à peu près celui du tiers des départements français, soit cinq cents aveugles environ sur mille six cents que compte la France. Cent soixante aveugles, qui viennent de trente-deux départements, sont ainsi instruits et formés à un métier, dont soixante-dix par la seule Institution de Nantes. Ils sont surtout entraînés à la musique. Le seul diocèse de Nantes compte soixante organistes, anciens élèves. Onze Frères sont voués à cette tâche. Celle-ci ne comporte aucune

particularité technique relevant de Saint-Gabriel, au lieu, que dans le domaine de la surdi-mutité, les Frères ont fait progresser remarquablement cette pédagogie particulière. C'est que, pour les aveugles, on en est partout au Braille, et à des méthodes de calcul et d'écriture, pratiquées depuis longtemps et qui, comme le Braille, ne semblent guère perfectibles. J'ai pu seulement remarquer, à Poitiers comme à Nantes, que, si on fait ailleurs aussi bien que chez les Frères, on ne fait pas mieux. L'orientation professionnelle, la formation à un métier sont très poussées dans les Institutions gabriélistes et j'ai vu le directeur de celle de Bordeaux, un de nos meilleurs spécialistes dans la rééducation des aveugles, se préoccuper beaucoup des formules les plus modernes de la post-scolarité, celles qui tendent à rapprocher le plus possible les aveugles du standing normal. L'ordre de supériorité des Frères est cependant ailleurs. Je le trouve et l'admire dans le fait que le professeur des aveugles, comme celui d'ailleurs des sourds-muets et des pensionnats, donne à son élève toute sa vie quotidienne. Dans l'ensemble, il se trouve, comme éducateur, sur un terrain plus difficile et plus complexe que le professeur des sourds-muets. L'aveugle ne veut pas être considéré comme un infirme. — « Madame, je ne suis pas plus malheureux que vous », disait l'un d'eux à une dame qui s'apitoyait à voix haute — et cependant il est un infirme. Par surcroît, il est plutôt méfiant alors que le sourd-muet est d'une confiance ingénue et totale. Le dévouement des Frères, l'amour surnaturel dont ils entourent leurs enfants, leurs jeunes gens, leur fait trouver auprès de ces âmes un peu ombrageuses les mots qui les attirent au lieu de les rebuter. Par touches délicates, ils arrivent à provoquer, chez certaines d'entre elles, d'admirables ascensions.

Un effort éreux, mais moins vaste et moins organisé, est fait également au profit de ceux qui sont atteints de troubles de la parole : bégaiement, zézaïement ou autres. Certains, s'ils sont des enfants, peuvent être, mais exceptionnellement, reçus dans les Institutions. Les jeu-

nes gens y peuvent suivre dans la période des vacances des cours de phonétique. Tout cela est encore à l'état embryonnaire<sup>1</sup>. Mais la tendance, en haut lieu, va à organiser, sur de larges bases, cette section intéressante. Cela est d'autant plus souhaitable que l'expérience de la guerre 1914-1918 a fait d'excellents techniciens des Frères qui furent associés aux spécialistes dans les centres de rééducation phonétique et auditive que devinrent alors les Institutions de Saint-Gabriel.

Avant de pénétrer dans ce monde, si nouveau pour moi, des Sourds-Muets et des Aveugles, je m'attendais à une vision triste. Je me suis trouvé au contraire dans un climat d'optimisme. Certes, le malheur de telles disgrâces physiques ne se laisse pas oublier, mais il est comme recouvert et transformé par le double élan d'une action pédagogique qui, jour par jour, poursuit son œuvre de libération et de la joie confiante d'intelligences qui surgissent, chaque jour, à une lumière accrue. A l'entrain souriant des professeurs répond un effort plein d'allègre avidité, et tout cela dans une atmosphère familiale où l'âme s'épanouit, où l'esprit se détend, où le cœur se livre sans contrainte. Cela est sensible à chaque détail de la vie scolaire. Tel jour, j'assistais à une dictée. Celle-ci achevée, le professeur réclama les ardoises pour me les montrer; je me trouvais, en un clin d'œil, environné d'une douzaine d'ardoises, brandies à bout de bras, tandis que les jeunes visages s'éclairaient de l'ardente attente d'un compliment<sup>2</sup>. Le préau des récréations n'est pas moins vivant que celui d'un collège ordinaire et la mimique rapide des élèves qui s'interpellent en leur langage de gestes y ajoute je ne sais quelle note d'animation passionnée.

1. Harassés par une année scolaire, réclamant, on l'a vu, une tension exceptionnelle, les professeurs doivent s'accorder un repos qui ne permet pas encore une organisation complète et rationnelle de cours de vacances.

2. Ces dictées ne contenaient aucune faute d'orthographe. Sur ce point, le sourd-muet surclasse l'enfant normal. C'est qu'il apprend le mot par les yeux, non par les oreilles; l'orthographe d'un mot, écrit au tableau, s'inscrit ineffaçablement dans sa mémoire visuelle, remarquablement développée.



Il est cependant, à l'Institution de Poitiers<sup>1</sup>, à côté des Sourds-Muets et des Aveugles, une section que l'on ne peut visiter, sans que le cœur en reste douloureusement serré, malgré les merveilles de résurrection qui s'y opèrent aussi. Elle comprend ceux-là qui ne peuvent plus communiquer avec le double univers — celui de la matière et celui de l'esprit — que par le sens du toucher : les Sourds-Muets-Aveugles.

Le Frère Louis-Auguste, directeur de l'Institution, plus connu sous le nom séculier de M. Douillard, fonda cette section, parallèle à celle des Sourdes-Muettes de Larnay, qu'illustra la Sœur Marguerite. Elle est unique en France, en tant qu'œuvre à l'usage des garçons, et ouverte à toute la France. Le premier sourd-muet-aveugle admis fut, le 21 février 1925, Bernard Buez. M. Douillard entendit prendre à charge lui-même cette rééducation. Il employa la méthode de Sœur Marguerite, mais la perfectionna. Le résultat, on le verra, est saisissant. Il est tout à la gloire de M. Douillard et de Saint-Gabriel. L'œuvre a traité vingt-et-un sourds-muets-aveugles depuis sa fondation; elle en rééduque présentement sept.

Jamais ne me quittera la première vision que j'en eus. Quand je pénétrai dans la salle, qui leur est à la fois de récréation et de travail, un seul s'y trouvait, un Oranaïs qui répond au nom de Trébès. Ce garçon de vingt ans, quelle loque ! Sur une chaise, adossée au mur blanc, il reste assis, tassé sur lui-même, en une sorte d'accablement morne. Quelques mouvements, qui semblent han-

1. L'institution de Poitiers a été fondée en 1837. Elle est la seule, non seulement des institutions de la Fédération, mais de toutes celles de France (à l'usage des garçons) à posséder une section de sourds-muets-aveugles, ce qui lui donne un rang éminent... En 1883, une belle construction neuve, aux dégagements spacieux, largement ouverte à la lumière, pourvue d'une grande chapelle, s'est adjointe aux bâtiments anciens. Il y manque malheureusement ces vastes espaces, remplis d'arbres bruissants, dont les Frères de Saint-Gabriel aiment à donner à leurs œuvres le précieux bénéfice. Je vois bien de vastes préaux de récréation, un potager suffisant pour permettre des leçons d'horticulture. Mais me voilà loin des beaux jardins de la Persagotière ! La ville envahit ces horizons.

tée d'une folie calme, révèlent seuls le vivant. Tantôt il mordille sa main; tantôt ses bras, en un geste qui fait mal, rament à vide comme s'ils cherchaient à appréhender quelque chose qui le fuirait dans une implacable nuit. On dirait d'une silhouette hallucinante de Goya. Entré dans l'Institution à neuf ans, on a pu, à grand peine, éveiller en lui, par le langage des doigts, la connaissance et la signification de quelques courtes phrases, puis son développement s'est brusquement arrêté et tous les efforts sont restés vains d'une science expérimentale consommée comme de la plus pitoyable charité. Il obéit à quelques commandements, avec les trois ou quatre cents mots qu'il sait — et qu'il a retenus, car en lui, inexplicablement, la mémoire a échappé au naufrage de son être pensant : « Lève-toi ! » Il se lève. « Marche. » Il marche. « Ouvre la porte. » Il l'ouvre. « Rassieds-toi. » Il se rassied, il redevient l'être informe, élémentaire, réduit à une vie végétative qui se traduit, aux repas, par une voracité animale. L'idiotie est sans doute venue compliquer l'infirmité initiale. A la question qu'il pressent en moi, le Frère Directeur répond qu'en ce malheureux, la capacité de souffrance morale elle-même semble bien abolie. L'âme, dans le corps toujours vivant, qu'est-elle devenue ? Les prospections psychologiques et métaphysiques défont ici. Il n'est que de penser cette nuit profonde habitée par la miséricorde de Dieu, en attendant que l'emplisse l'éternelle lumière de la connaissance béatifique.

Mais voici qu'arrive, aux côtés du Frère F..., seul actuellement à s'occuper de cette section, Richard Schmitt, ce sourd-muet-aveugle dont le cas est aussi célèbre, dans les milieux spécialisés, que celui de Marie Heurtin à l'Institution voisine de Larnay. Dès le premier abord, je m'enchantais de sa vitalité intelligente et affectueuse. Il savait que je devais venir, il m'attendait et aussitôt sa main cherche ma main, avec une cordiale curiosité ! Expansif, souriant, gentiment malicieux, il m'impose une image qui contraste violemment avec celle du malheureux Trébès, qui, à deux pas, dodeline toujours de la

tête contre le mur blanc. Richard, c'est l'expérience dans sa plénitude, le résultat péremptoirement victorieux, le triomphe des efforts conjugués de la science et de la charité. Il a seize ans. Il est sourd-muet de naissance et aveugle depuis l'âge de treize mois. C'est dire que, pratiquement, nulle connaissance du monde extérieur ne lui a été léguée par la mémoire visuelle ou auditive. Quand il arriva, à sept ans, on vit bien vite qu'on avait affaire à une nature douée, trépidante et déjà débrouillée. Il avait témoigné, dans la maison familiale, d'une grande précocité, ayant beaucoup gagné à la compagnie de petits cousins, dont il était l'inséparable et que, autoritaire, il voulait toujours faire plier. Avec eux, il allait à la pêche, à la promenade, à la cueillette des noisettes, à la fête du village où il montait avec ivresse sur les chevaux de bois. De tout son instinct, il voulait vivre; son intelligence alerte, curieuse, ne demandait qu'à s'exprimer, à se manifester. Du signe à la chose signifiée, il percevait vite le rapport. Lui prenait-on son couteau? Il faisait le signe de couper pour qu'on le lui rendît. Nature ardente et même violente, quand il se fâchait, il brisait tout. Apaisé, il faisait des lèvres le claquement du baiser, car c'est un bon petit cœur, prompt à regretter d'avoir causé quelque peine.

Il fut démutisé en trois mois par le Frère R... Ses progrès furent rapides. Une quinzaine de leçons, d'une durée de dix minutes chacune, et il possédait son alphabet des signes. Une bonne santé l'aida à progresser intellectuellement et aussi la curiosité, lot commun des sourds-muets-aveugles intelligents, mais chez lui, poussée très loin. A l'âge où je le rencontre, elle ne l'a certes pas quitté! Ayant pris en main mon stylo, il n'a de cesse qu'il n'en ait démonté et remonté le couvercle. Comme il sait que je suis venu en auto, il s'enquiert si j'ai conduit moi-même et, sur une réponse négative, qui l'a conduite, d'où est le chauffeur. Tout enfant, il cherchait, dans la cour qu'enveloppait la chaleur de l'été, à toucher le soleil et, à cet effet, se haussait sur ses pieds. La vie extérieure qu'il ne voit pas, il est sans cesse avide, à propos

de tout, de se la figurer. Palpait-il un radiateur, il cherchait à tâtons, dessus, dessous, d'où pouvait venir la chaleur. Il réagit sur ce que ses mains lui livrent du monde avec une célérité et une sûreté étonnantes. Durant l'occupation, il se trouva en tramway avec le Frère Florentius. Près de lui vinrent s'asseoir des officiers allemands. Sa main, d'un geste instinctif, palpa ses voisins; tombant sur l'épaule, elle percuta les épaulettes et, du même coup, le sursaut de l'Allemand. Il retira prestement la main, mit un doigt sur sa bouche, puis traça aussitôt des signes où le Frère lut: « Ce sont des Boches. » La concordance ou la discordance d'un élément nouveau avec ceux qui lui sont déjà familiers le frappe instantanément. Comme on lui dit que tel visiteur s'appelle M. Bureau, il s'exclame: « Ce monsieur est fou: un bureau, c'est un meuble. »

Une intelligence aussi agile et avide, le Frère F... en freine plutôt qu'en excite l'exercice. Avec les sourds-muets-aveugles, il importe de ne pas aller trop vite. Les progrès doivent se faire sur des étapes bien mesurées. Il ne faut pas encombrer la mémoire, mais au contraire revenir sans cesse sur ce qui a été appris, enchaîner, enchaîner sans trêve.

A l'âge où je le rencontre, c'est un jeune garçon robuste, bien équilibré. Le visage n'est pas beau, mais ouvert, sympathique et, malgré les yeux absents, très expressif. Il aime à plaisanter. Sa prédilection pour la taquinerie, il l'exerce volontiers sur le Frère F... qui le prend du même ton et ce sont, de l'un à l'autre, des parties de rire interminables. Il a, me dit le Frère, un sens du commandement extrêmement développé, une *volonté* de chef. Cela se traduit par des éclats, parfois très violents, mais brefs et avec des retours charmants. Les traits de son caractère qui se sont le plus vite éveillés, c'est le sens de l'émulation, la générosité, le regret de ses caprices. Sa nature est aimante et expansive.

Avec une aisance remarquable qui faisait dire à l'aumônier de l'Institution: « Richard a le sens du sur-



naturel, Dieu lui donne des grâces particulières », Richard accéda à la notion du bien, du mal, à la connaissance de Dieu. Au début, comme son professeur lui dit que Dieu est partout : « Dieu a-t-il un avion ? » fait-il. Mais bien vite ses conceptions religieuses se dématérialisent. A l'égard de Jésus, il arrive à la ferveur, à l'amitié. Un jour qu'il s'est mis en colère, le Frère F... lui dit : « Jésus n'aime pas Richard. » Et le voilà soudain triste et pensif. Il monte dans sa chambre et, ayant décroché son crucifix, le pose sur une table, et reste devant lui, immobile et les mains jointes, durant vingt bonnes minutes, puis il embrasse le crucifix, le remet en place. Il dit ensuite au Frère : « Jésus, maintenant, est-il mon ami ? » Sa première communion fut pour lui un jour dont il comprit parfaitement le sens, le prix, la surnaturelle portée.

Si saisissant que soit le cas de Richard Schmitt, Bernard Ruez me permet de pénétrer plus avant encore dans l'œuvre qui se fait ici. Jusqu'à sept ans, c'était un enfant normalement constitué. Il n'échappait au commun que par une intelligence d'une si extraordinaire précocité que son père, un homme fort distingué et un ingénieur de valeur, disait de lui : « Ou ce sera un homme de génie, ou une méningite l'emportera. » De ses sept ans, Bernard attendait comme la révélation d'un monde enchanté. Quand il les atteignit, il s'écria, transporté de joie : « J'ai mes sept ans. Papa me les a donnés. » Hélas ! ce fut aussitôt l'accident : un instrument qui, d'une charrette, tomba sur le crâne de l'enfant, la terrible méningite qui s'ensuivit et le laissa sourd et aveugle. Les organes de la parole étaient eux-mêmes si atteints qu'à son entrée à l'Institution de Poitiers — il avait dix ans — ils ne produisaient que des sons inarticulés. Il fallut le rééduquer par les méthodes ordinaires de la démutisation.

La surdi-muti-cécité, dans son cas, recule vraiment les limites de l'infortune. Jusqu'à sept ans, Bernard a vu, il a entendu, il a parlé. Il sait la beauté de l'univers visible, l'intérêt des découvertes visuelles, les douceurs

ailées de la musique, la chaleur de la voix humaine, l'intérêt et le charme des conversations. Doné d'une intelligence que je crois supérieure et qui eût, peut-être en effet, tourné au génie, si elle avait bénéficié de tous les moyens humains, d'une intelligence du type spéculatif et méditatif sans cesse en activité, d'une sensibilité très vive et d'un tempérament passionné, il est puissamment équipé pour explorer, dans la nuit où il baigne tout entier, la nature et l'étendue de son malheur et en souffrir jusqu'à l'exaspération. Si le cas de Richard pose de façon plus complète, plus typique, le problème physiologique de sa triste infirmité, le cas de Bernard, plus que le sien, en exprime le problème moral.

Par un surcroît de misère qui confond, c'est un grand malade incurable. Lui-même écrivait à un ami : « Ma personne est le domicile inclus d'infirmités multiples dont, pour certaines, j'ignore même le nom. Mon entourage les appelle par exemple : mal de Pott, tuberculose osseuse, décalcification, atrophie... » De fait, ce sont bien ces terribles maux qu'évoque immédiatement à l'esprit la vue de ce corps malingre, souffreteux, déformé, claudicant. Mais, bien vite, le visage s'impose et l'on ne voit plus que lui : le front est vaste et la physionomie, privée pourtant de la lumière des yeux, révèle l'intelligence et l'intensité de la vie intérieure. En cet être, plus mal conformé pourtant que Trébès lui-même, une distinction singulière s'obstine et s'impose, qui vient de l'esprit tout-puissant. De fait, c'est par l'esprit qu'il trouve sa plus précieuse et consolatrice évasion. Il dévore des bibliothèques de Braille. J'ai sous les yeux la liste de quelques-unes de ses lectures : elles vont de Huysmans (*Sainte Lidwyne de Schiedam*) à l'*Histoire religieuse de la Révolution française* de Pierre de la Gorce, de la *Chanson de Roland* de Léon Gautier au *Robinson Cruséo*, du *Saint François-Xavier* de Bellessort à la *Géographie humaine* de Bruhnes, du *Renouveau catholique dans la littérature contemporaine* de J. Calvet aux *Lettres de mon Moulin*, de la *Vie du*

*curé d'Ars*, par Trochu, à la *Vie intérieure* du P. Serpillanges...

De pair avec la lecture va la conversation ; il est avide de l'échange d'idées, notamment sur la dernière guerre mondiale dont il est informé à fond et dont, je le verrai tout à l'heure<sup>1</sup>, il possède la géographie mouvante. Les thèmes intellectuels l'enchantent. Avec le Frère F..., Bernard cause infatigablement. Je discerne mal son langage, la voix étant rauque et volubile à l'excès, mais il est fort clair au Frère. Celui-ci répond avec ses doigts qui, avec une incroyable rapidité, dessinent les signes alphabétiques sur la main juxtaposée de son interlocuteur. C'est un colloque animé, nourri d'informations, de connaissances, de vues personnelles. Mais voici qu'ils décident de faire une partie d'échecs ; les échecs, la troisième porte favorite de la bienheureuse évasion, les échecs, le plus intelligent des jeux !...

Les cases du damier sont en saillie et percées de trous, les pions munis de pointes qui s'enfoncent dans les trous pour que le geste des mains ne les bouscule pas. Ceux de Bernard sont en outre pourvus à leur sommet d'une tête de clou ronde qui les lui fera distinguer de ceux de son partenaire. Les voilà, face à face. « La bataille commence », fait Richard, car Richard est là qui s'intéresse au jeu. Il n'en voit rien, mais il sait qu'on joue, et cela l'intéresse. Tout le long de la partie, il restera auprès des joueurs, immobile. Sa pensée travaille et je le verrai parfois qui rit et se frotte les mains joyeusement. Une image agréable l'a traversé. Laquelle ? « Il sait qu'il est entouré d'amis, me dit le Frère, il y pense :

1. Je l'ai vu en effet, avec une admirative stupéfaction, parcourir de la main l'ensemble d'un énorme globe terrestre, où les pays du monde figurent en saillies, les fleuves et les mers en creux. Avec aisance, sa mémoire ne fléchissant jamais, il nommait les capitales, les grandes villes, les régions, situant impeccablement les grands événements passés et présents de la guerre (j'ai visité l'Institution au début de 1945), la situation des diverses armées en présence. A cette démonstration géographique, il joignait ses souvenirs de lecture, parlant par exemple de saint François-Xavier à propos de la Côte de Coromandel qu'il évangélisa.

alors il est heureux. » Et les mains, sur les pions, de poursuivre leur ronde, celles du Frère, celles de Bernard, qui semblent se poursuivre, en un fantastique chassé-croisé. Par le toucher, Bernard discerne le coup de son partenaire, tâte les pions adverses, repère ainsi leur position, dont il garde étonnante mémoire. Puis, à son tour, il risque son coup, fort bien calculé... Ah ! ces mains, ces mains agiles, longues et nerveuses, par lesquelles tout est reçu, tout est transmis, ces mains qui s'allongent, se rétractent et jouent des doigts comme sur un clavier invisible, ces mains auxquelles on pourrait appliquer tous les qualificatifs de l'esprit, ces mains qui pensent, qui vivent, qui écoutent, qui se souviennent, qui calculent, ces mains intelligentes, ces mains par quoi se reconstitue et s'anime un univers éteint...

Ces deux êtres — Bernard, Richard — que leur affreuse infirmité semblerait devoir réduire à une morne passivité, sont au contraire deux personnalités fortes, actives, exigeantes. Même compte tenu de la différence d'âge — Richard a seize ans, Bernard, près de trente — celle de Bernard est nettement d'un intellectuel, celle de Richard, d'un garçon intelligent, doué, mais sensible surtout à ce qui est du monde extérieur. Des traits communs les marquent, comme d'ailleurs tous les sourds-muets-aveugles. Et d'abord, une extrême nervosité ; elle s'exprime en gestes saccadés, rapides, on dirait volontiers « volubiles », tant le geste, chez eux, s'apparente au langage. C'est par là encore qu'ils traduisent une joie dont l'intensité nous surprend, nous dérouté. On en vient à se demander si les manifestations passionnées de cette joie sont bien au diapason du sentiment intérieur. Mais oui ! Il en est bien ainsi. Richard, Bernard et leurs pareils vivent dans une nuit perpétuelle et silencieuse, que rien ne distrait venant du dehors. Aussi, vienne une joie, elle emplit démesurément leurs solitudes intérieures. Mais la consolation des consolations, Bernard la trouve dans la vie religieuse qu'il pratique, comme il fait toute chose, en



profondeur, avide là encore de comprendre ce qu'il aime, d'en nourrir non seulement son cœur, mais son intelligence. Ce raccord à l'éternité, où leurs sens retrouvés baigneront en Dieu, c'est la suprême espérance dont leur nuit s'illumine<sup>1</sup>.

Un besoin continuel, presque fébrile, d'occupation les possède. Inoccupés, ils deviennent sombres, car ils sont alors happés aussitôt par la conscience de leur infortune, par le tourment que l'action seule fait cublier, action de lecture, de conversation, d'étude ou de jeu. Qu'on leur parle de « faire quelque chose », leur figure aussitôt se détend. D'où la nécessité de les entretenir sans cesse, de les distraire, de les sortir d'eux-mêmes, de ne jamais les laisser seuls. Astreinte à peine imaginable; elle suppose l'abnégation d'un professeur qui soit un religieux, totalement renoncé, dont l'amour de Dieu et des âmes est le royal secret. Certes, il est, pour le professeur des sourds-muets-aveugles comme pour celui des sourds-muets, des compensations admirables. Leur travail pédagogique est d'un intérêt puissant; il fait surgir un enfant des limbes maladifs de la subconscience à la pleine lumière d'une intelligence formée;

1. Sur les quatre autres sourds-muets-aveugles de l'Institution, deux voient un peu; le troisième, sourd-muet de naissance, n'est aveugle que depuis l'âge de neuf ans; le quatrième, âgé de trente ans, est devenu progressivement aveugle. Il a été instruit avant d'être complètement privé de la vue. Leurs cas, si remarquables soient-ils, sont donc moins significatifs que ceux de Richard et de Bernard... Cependant, deux d'entre eux ont fait, à l'atelier de rempaillage des chaises, mon admiration. Avec quelle dextérité et de quel rapide mouvement les pailles ne sont-elles pas allongées sur le cadre du siège, ployées, entrecroisées selon l'ordre impeccable d'un dessin géométriquement coloré ! Pas une erreur dans la répartition des jaunes, des verts, des bleus ou des rouges. Nous interrompons l'un de ces maîtres artisans, Lafon, et le voilà qui, avec des gestes de la plus amusante volubilité, nous raconte des histoires qui doivent être fort divertissantes, à en juger par sa figure épanouie. Ainsi, « bonne ouvrage », comme dit notre vieux peuple de chrétienté, métier bien fait et joie du travail, joie de vivre, qu'accroît une cigarette opportune, voilà le don fastueux d'une intelligente et fraternelle charité à ceux qui, sans elle, seraient les plus malheureux des hommes, le déchet du monde.

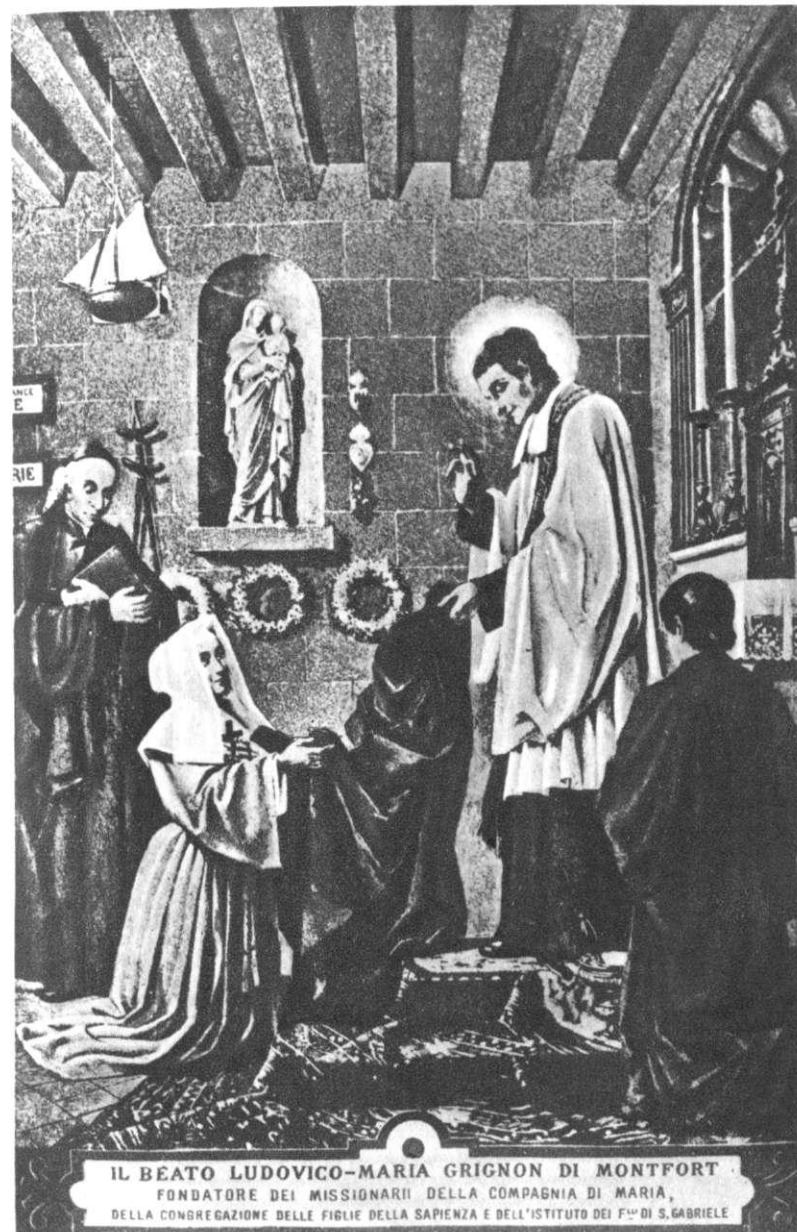


Planche XV

IL BEATO LUDOVICO-MARIA GRIGNON DI MONTFORT  
FONDATORE DEI MISSIONARI DELLA COMPAGNIA DI MARIA,  
DELLA CONGREGAZIONE DELLE FIGLIE DELLA SAPIENZA E DELL'ISTITUTO DEI F.<sup>MI</sup> DI S. GABRIELE

IMAGE IMPRIMÉE PAR LA POSTULATION  
à l'occasion de la Béatification de Louis-Marie Grignon de Montfort.

à leurs élèves, ils donnent plus que la connaissance : l'instrument de la connaissance ; ils les soustraient à une solitude sauvage pour les rendre à l'activité de la vie sociable et productrice, et cela, non selon un formulaire figé, mais par des méthodes sans cesse perfectibles, par un empirisme personnel qui les mène à des découvertes incessantes, à des observations neuves. C'est une science que l'on peut bien, pour la commodité, codifier dans un livre, mais ce n'est pas une science de manuel, c'est une science en pleine vie, qui se fait tous les jours, et prend avec chaque individu un caractère particulier, réclamant à chaque instant les ressources combinées de l'observation, de l'expérience, de l'intuition. Il y a encore, consolation très douce, l'attachement immense de l'enfant pour son professeur, véritable père pour eux puisque — et ils en ont conscience — il les engendre à la véritable vie. Un petit sourd-muet confiait au Frère professeur : « J'ai pleuré cette nuit. — Pourquoi ? — Parce que j'ai rêvé que vous étiez parti. » Enfin, il y a, je l'ai dit, la joie qui passe toute autre et qui est d'éveiller ces âmes qui, sans eux, resteraient matérialisées, à la connaissance et à l'amour de Dieu. Ils sont par là les véritables missionnaires d'un *no man's land* pathétique, d'une terre vierge, inconnue, d'une véritable brousse, qu'ils transforment en un beau parc à la française, empli des images du ciel. Mais tout cela est payé d'une patience, d'une mortification, d'un don de soi, dont la tension continue laisse rêveurs les passants légers que nous sommes.

Cela est deux fois vrai du Frère chargé des sourds-muets-aveugles. Celui-là a sa vie littéralement identifiée à la leur ; il est pour eux le père, la mère, le frère, l'ami et plus encore : l'irremplaçable, puisque par lui, et par lui seulement, ils ont accès au monde. Qu'il vienne à leur manquer, par impossible, ce serait pour eux le désespoir et comme la chute, sur leur vie misérable, de la pierre du tombeau. Le don que le Frère leur fait de lui-même se hausse, de façon sublime, à la mesure de cette exigence totale. Il sait qu'on les prend



Planche XVI

Photo de Lizardry

LE TOMBEAU DU PÈRE DE MONTFORT  
dans la nouvelle église de Saint-Laurent-sur-Sèvre.



par le cœur plus que par l'esprit. Alors il leur donne tout son cœur. Leur joie est sa joie ; et sa tristesse, leur tristesse qu'il guette sans cesse et disperse, sitôt perçue. Je sais un de ces Frères qui jamais ne prend de vacances pour ne les point quitter : « Ils seraient trop malheureux, dit-il simplement, si je n'étais pas là. » Car je ne dois pas, je le sais, m'abuser sur leur gaieté dont j'ai été le témoin ; elle est sincère, jaillissante et, grâce au Frère, alimentée tout au long du jour, mais sans cesse menacée. Les plus profonds, les plus doués, tel Bernard, connaissent, en certaines introspections douloureuses, de véritables révoltes. « J'ai souvent, écrit l'un d'eux, des moments sombres, des idées noires, des crises d'impatience et de fureur où j'accuse la Providence de n'être pas favorable, Dieu de trop m'éprouver et comme de m'oublier, où je m'en prends à tout, même à souhaiter n'avoir pas été créé, d'être resté dans le néant ou qu'une autre destinée m'eût été octroyée, voire même que la mort m'ait déjà fauché. »

Et cependant ces crises, où tout semble devoir sombrer, sont surmontées avec un succès où il faut voir sans doute l'effet d'une magnifique énergie, mais aussi d'une grande vertu. Celui-là même, dont je viens de citer l'aveu émouvant, se hausse, dans l'ordinaire de sa vie intérieure, jusqu'à cette idée de rédemption de soi-même et des autres par la souffrance, qui est bien le sommet du christianisme, celui du Golgotha. Il ne m'est pas permis de transcrire ici tout ce qui m'a été conté par le Frère F..., dans une conversation intime, la veille de mon départ de l'Institution de Poitiers, tandis que la maison était déjà rentrée dans le grand silence de la nuit. J'en dirai simplement que j'ai entrevu, à travers ses propos, à quelles profondeurs admirables atteint, avec sa simplicité coutumière, l'esprit de Saint-Gabriel en son œuvre des sourds-muets et des sourds-muets-aveugles. Il en a fait le plus beau témoignage qui soit de l'existence de l'âme immortelle.

De l'âme, non « en prison », comme il a été dit, mais délivrée.

## II

UN PENSIONNAT RÉGIONAL :  
A SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE

Bien que l'objectif spécial des Frères de l'Institut de Saint-Gabriel soit de s'occuper des enfants du peuple dans les écoles primaires, ils n'en doivent pas moins se dévouer, aux termes des constitutions, à l'éducation et à l'instruction chrétiennes de la jeunesse en général. A cette tâche, ils n'ont pas failli. Sans parler de leur effort scolaire à l'étranger, ils dirigent actuellement en France dix-sept établissements, d'importance inégale, où leur enseignement dépasse largement la zone du primaire pour atteindre et englober le secondaire moderne.

Ils en comptaient bien davantage avant la loi de proscription de 1903 parmi lesquels, notamment à Lille, à Nogent-sur-Marne et dans le Midi, des pensionnats florissants. Et si, actuellement, sur dix-sept pensionnats ou externats qu'ils ont en France, dix affectent les seules régions de Bretagne et Vendée, cette forte proportion est due à la ferme attitude de la Maison-Mère, sise à Saint-Laurent-sur-Sèvre, au cœur de la Vendée mili-